coll. Hec 1854

Belois

FRANÇOISE

DE FOIX,

OPERA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

Pièces nouvelles qui se trouvent chez le même Libraire.

La suite du Menteur, comédie en 5 actes, en vers, précédée d'une Préface et d'un Prologue ; par M. Andrieux, membre de l'Institut. 2 f.

L'Assemblée de Famille, comédie en 5 actes et en vers, par M. Riboutté. 2 fr. 50 c.

Ninon chez Mad. de Sévigné, comédie en un acte en vers, mêlée de chants, par M. Dupaty. 1 fr. 50 c.

Françoise de Foix, opéra-comique en 3 actes, par J.-N. Bouilly et E. Dupaty. 1 fr. 80 c.

La Citerne, pièce en 4 actes, de M. Guilbert-Pixerécourt.

Ouvrages nouveaux.

Elvire, ou la Femme innocente et perdue, 2 vol. in-12, par Madame ***. 4 f.

Tonnerre de Dieu, ou le Bandit sans le vouloir et sans le savoir ; par Cuvelier, 3 vol. in-12. 6 f.

Mémorial dramatique, ou Almanach des Théâtres, pour l'an 1809 ; dédié à Madame *Belmont*, et orné de son portrait. 1 fort vol. in-24. 1 fr. 50 c.

Entre Chien et Loup, 2 vol. in-12, par Mad. *** 3 fr. 60 c.

Secrétaire de la Cour Impériale et de la Noblesse de France, ou modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux Princes et Princesses de la Famille Impériale, aux Grands Dignitaires, aux Maréchaux d'empire, aux Sénateurs, aux Conseillers d'Etat, aux Préfets, aux Présidens des Cours de Justice, aux Cardinaux, aux Archevêques et Evêques ; précédé d'une Notice sur le Cérémonial observé à la Cour pour la réception des Ambassadeurs. 1 gros volume in 12, orné d'une gravure représentant les armes de la noblesse de France. 3 fr.

Nouveau Savant de Société, divisé en deux parties, la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix Tours ; par M. du Cœur-Joly. Suivies de la manière de jouer le Boston, et de celle des jeux de Dames, avec une planche. *Seconde édition.* 2 gros vol. in-12, ornés de 14 fig. 6 fr.

Sous presse, pour paraître au mois de mars, chez le même Libraire :

Un roman nouveau de PIGAULT-LEBRUN. 4 vol. in-12.

Dictionnaire Amusant et Instructif. 2 gros vol. in-12, imprimé en caractères philosophie et petit-texte.

FRANÇOISE DE FOIX,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES;

Paroles de MM. J.-N. BOUILLY ET EM. DUPATY;

Musique de M. H. BERTON,

Membre du Conservatoire, et Directeur de l'Opéra-Buffa.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre impérial de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de Sa Majesté l'Empereur et Roi, le 28 Janvier 1809.

Prix : 36 sous.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n°. 51.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANÇOIS Ier., Roi de France, dans la fleur de l'âge.	M. ELLEVIOU.
MARGUERITE DE NAVARRE, sœur aînée du Roi.	Mad. CRÉTU.
Le Comte DE CHATEAUBRIANT, (30 ans, aimable et jaloux déterminé).	M. GAVAUDAN.
FRANÇOISE DE FOIX, sa femme.	Mad. BELMONT.
Le Duc DE BELLEGARDE, jeune seigneur, aimé du Roi.	M. PAUL.
EDMOND, jeune Page du roi, parent de Françoise.	Mad. GAVAUDAN.

Seigneurs de la Cour.

Ecuyers.

Pages.

Gardes.

Piqueurs.

Héraults d'armes.

Villageois et Villageoises.

La scène se passe dans la forêt de Meudon, pendant le premier Acte; et au Louvre, pendant les deux autres.

Nota. Tous les Personnages doivent paraître en habit de chasse ou de voyage au premier acte; et dans tout l'éclat de la Cour, pendant les deux derniers.

FRANÇOISE DE FOIX,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un rendez-vous de chasse, dans la forêt de Meudon ; sur le côté, un très-gros arbre; auprès une table ronde et des bancs de pierre.)

Au lever de la toile, la scène est couverte d'habitans de plusieurs villages, de tout sexe et de tout âge. Les uns tendent des rets, les autres tressent des guirlandes de feuillage ; tous expriment le désir de voir le Roi qui vient chasser dans la forêt. Bientôt des fanfares se font entendre, et l'on découvre des piqueurs et des officiers du Roi, qui descendent, en sonnant du cor, les colines qui terminent le fond du théâtre. Aussitôt tout s'anime de nouveau sur la scène. Tous les regards se portent vers l'endroit où doit paraître François Ier. Quelques Villageois, plus impatiens, grimpent dans les arbres pour l'appercevoir plutôt. Les enfans forment des rondes ; en un mot, tout exprime l'ivresse d'un peuple heureux, sous un Monarque adoré.

SCENE PREMIERE.

Habitans de plusieurs Villages. Officiers et Piqueurs. (*peu après*) plusieurs Seigneurs; enfin MARGUERITE DE NAVARRE, le Duc DE BELLEGARDE, deux Dames de la suite de la reine de Navarre.

CHŒUR.

Le Roi chasse dans ces forêts ;
A le seconder soyons prêts.
Tendons nos lacs, tendons nos rets !
Le plaisir qui suit sa trace,
Comme l'amour de la chasse
Le conduit dans nos forêts.
Quelle brillante chasse.

PREMIER SEIGNEUR, *entrant avec les autres.*

Ah ! qu'un jaloux est amusant,
Quand il veut faire le plaisant.

SECOND SEIGNEUR, *entrant.*

Pour un mari quelle aventure !
Ah ! ce trait-là, je te l'assure,
Plus que la chasse est amusant.

PREMIER SEIGNEUR, *à la cantonnade.*

Avec nous, venez, venez rire.

PLUSIEURS SEIGNEURS, *entrant.*

Avec vous nous voulons en rire.
Comme François, avec esprit,
De ce jaloux s'amuse et rit !

PREMIER ET SECOND SEIGNEURS.

Non rien n'échappe à son empire :
C'est bien le Roi le plus vaillant ;
C'est le plus gai, le plus galant !

TOUS LES SEIGNEURS.

Oui, c'est le Roi le plus vaillant ;
C'est le plus gai, le plus galant.
Voici sa sœur, la reine Marguerite ;
Ainsi que nous, elle a quitté sa suite.

TOUS, *à Marguerite qui entre accompagnée du duc de Bellegarde qui lui donne la main, et suivie de deux dames d'honneur.*

Hommage ! hommage à Marguerite,
La sœur du Roi le plus vaillant,
Le plus galant !

MARGUERITE.

Contez-moi donc cette aventure.

BELLEGARDE.

Rien n'est plus gai, je vous assure...
Pauvre mari ! c'est au milieu des bois,
Au son du cor, que le plus grand des Rois
Te mène au-devant de ta femme.

TOUS LES SEIGNEURS.

Ah ! quel pronostic pour sa flamme !

MARGUERITE.

Comment ! il s'agit d'une femme !
Contez-moi donc ce trait plaisant.

TOUS LES SEIGNEURS.

Non, vraiment, rien n'est plus plaisant !

(*A Bellegarde.*)

A la Reine, dans ce moment,
Contez vîte ce trait plaisant.
Pour nous, qui savons l'aventure,
Auprès du Roi, sans perdre un seul instant,
Nous retournons voir la figure
Que fait l'heureux Châteaubriant.

MARGUERITE.

Mais quel est donc ce trait plaisant?

LES SEIGNEURS *lui désignant Bellegarde.*

Il va vous conter l'aventure.

MARGUERITE.

Mais quelle est donc cette aventure?

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le Roi chasse dans ces forêts,
A le seconder {soyons / soyez} prêts.
Tendons nos rets!

(*Tous les seigneurs et les villageois se dispersent et disparaissent.*)

SCENE II.

MARGUERITE, BELLEGARDE.

(*Les deux femmes de sa suite se tiennent sur le second plan.*)

MARGUERITE.

Le Roi me paraît aujourd'hui d'une gaîté folle... jamais sa figure ouverte et franche ne brilla d'une hilarité pareille. A son sourire malin, j'ai cru m'appercevoir, en effet, qu'il s'agissait de quelque belle infortunée.

BELLEGARDE.

Non, madame; c'est d'un infortuné mari qu'il s'agit.

MARGUERITE.

Mon cher Bellegarde, on ne rit guère d'un mari, sans que la femme y soit pour quelque chose.

BELLEGARDE.

Ces messieurs, il est vrai, ont rarement le secret de faire rire par eux-mêmes.

MARGUERITE.

Racontez-moi donc bien vîte...

BELLEGARDE.

C'est encore un mystère, sur-tout pour cette belle portion de la Cour dont on craint de mettre la discrétion à l'épreuve. Mais quel secret pourrait-on cacher à l'illustre Reine de Navarre, la sœur de François Ier, la protectrice des lettres, auteur elle-même, honorée par les Princes, chantée par les troubadours, et que les poëtes du seizième siècle ont surnommée la Marguerite des Marguerites... il s'agit d'un nouveau tour du Roi : c'est une leçon qu'il veut donner au jaloux le plus déterminé de sa Cour, au Comte de Châteaubriant.

MARGUERITE.

Mon frère est incorrigible. Je profite de sa confiance en moi pour le gronder : peine perdue ! il m'écoute en composant des vers pour quelques nouvelles maîtresses. Les murs du Louvre en sont tapissés ; les vitreaux de son appartement sont couverts de devises galantes. On dirait qu'il veut que le jour n'arrive à lui qu'à travers les noms d'amour, de courtoisie, de tendresse...

BELLEGARDE.

Excepté celui de fidélité, tous y sont. Mais quelle que soit cette légèreté chevaleresque, que tant d'avantages brillans doivent faire excuser, qu'il est glorieux pour vous, madame, d'être sœur d'un prince aussi cher à son peuple ! son caractère est une réunion brillante de toutes les qualités qui distinguent sa nation. Magnifique jusqu'à la profusion ; intrépide jusqu'à la témérité ; galant, preux chevalier, élève de Bayard et rival de Charles-Quint, il a pour amis tous les braves et toutes les belles de son royaume ; pour ennemis, quelques maris seulement : c'est bien juste. En un mot, il a déjà su mériter le titre de Grand Roi, de modèle des braves ; et ce qui

met le comble à la gloire d'un souverain, celui de père des lettres.

MARGUERITE.

Laissons son éloge, que la postérité fera mieux que nous encore, et revenons à l'aventure de Châteaubriant.

BELLEGARDE.

Vous n'ignorez pas qu'il épousa, l'année dernière, la belle Françoise de Foix, jeune personne élevée dans la retraite la plus absolue. A peine marié, notre jaloux l'enferma dans un château fort. François, voulant célébrer, par des fêtes, ses derniers succès contre les Suisses, donna l'ordre à tous les Grands de son royaume d'y amener leurs femmes qui, jusques là, en avaient été exclues. Châteaubriant déclara que sa femme, entièrement disgraciée de la nature, avait une répugnance invincible pour le monde. Une femme laide ! le Roi n'en parla plus... Mais, par malheur, un jeune page, parent de la Comtesse, fit à son maître le portrait le plus séduisant de Françoise. Le Roi, piqué de la défiance du jaloux, lui témoigne aussitôt le désir de connaître sa femme, malgré sa laideur. Le Comte écrit sans difficulté. La Comtesse répond, en effet, qu'elle préfère la solitude à tout l'éclat de la Cour. Nouvelle lettre, nouveau refus.

MARGUERITE.

Ce n'était pas naturel : presque toujours, femme qui sait le moins, desire apprendre le plus.

BELLEGARDE.

Le Roi, qui, souvent, en avait fait l'épreuve, découvrit bientôt que Châteaubriant, prévoyant les tentatives qu'on le forcerait de faire auprès de sa femme, lui avait ordonné de n'obéir à aucune de ses lettres, si elle ne renfermait un anneau qu'il porte sans cesse à son doigt. Aussitôt, le page est chargé de dérober au Comte cet heureux talisman.

MARGUERITE.

Et comment s'y prit-il ?

BELLEGARDE, *riant.*

Voici le jeune Edmond : joli sujet, de la plus haute espérance : c'est mon élève... Je veux qu'il vous raconte lui-même...

SCENE III.

Les Mêmes, EDMOND.

EDMOND (*entrant avec étourderie, par le coté gauche, sans voir Marguerite ni Bellegarde.*)

Ah ! monsieur le Comte, vous enfermez ma cousine dans un château fort ; vous prétendez qu'elle est laide... et moi, je déclare qu'elle est bien la plus belle !... la plus aimable !... et certainement, dès l'année dernière, je commençais à m'y connaître. (*Il apperçoit Marguerite et se découvre avec respect.*)

BELLEGARDE.

Approchez, monsieur l'espiègle, et donnez à la Reine de Navarre une idée des hautes destinées qui vous attendent sous ma protection, en lui racontant comment vous avez soustrait certain anneau...

EDMOND.

Quoi ! Sa Majesté serait instruite ?... (*bas au Duc.*) On était pourtant convenu de n'en rien dire aux dames, afin que le secret fût gardé.

BELLEGARDE.

Dites toujours, et surtout soyez exact.

EDMOND, *passant entre eux deux.*

COUPLETS.

Un soir, après mainte folie,
Le Comte rentra chancelant,
La tête encore un peu remplie
Des vapeurs d'un vin pétillant.

Dans une funeste assurance,
Pauvre Comte, tu t'endormis.
On sait que le sommeil, en France,
Est souvent funeste aux maris.

La malice toujours s'éveille
A l'instant qu'un jaloux s'endort.
J'approche, et pendant qu'il sommeille,
Je saisis sa main sans effort.
Avec adresse, avec prudence,
En un moment l'anneau fut pris.
On voit que le sommeil, en France,
Est souvent funeste aux maris.

L'amour, pour venger une belle,
Prolonge cet heureux sommeil,
Pendant qu'un artiste fidèle
Prépare un anneau tout pareil.
Au doigt du jaloux, en silence,
Je replace l'autre, et lui dis :
Songez que le sommeil, en France,
Est souvent funeste aux maris.

BELLEGARDE.

Vous le voyez, madame, c'est un sujet qui promet.

MARGUERITE.

Et quand on fut possesseur de l'anneau ?...

BELLEGARDE.

Le Roi renouvelle ses instances auprès du Comte, demande encore une lettre ; Chateaubriant l'écrit plus pressante que les autres, le Roi s'en charge, y glisse l'anneau fatal, elle part ; et toute la Cour attend maintenant l'issue de cette aventure.

EDMOND, *à part.*

Qui, j'espère, me procurera quelqu'avancement auprès des dames, comme auprès de Sa Majesté.

MARGUERITE, *regardant vers le fond du théâtre.*

Voici le Roi.

SCENE IV.

Les Mêmes, LE ROI, Suite du Roi.

LE ROI, *entrant par le côté droit du spectateur, et regardant de tous côtés, avec un air riant.*

Chateaubriant n'est point encore au rendez-vous ?

BELLEGARDE.

Votre Majesté l'ayant chargé de tous les détails de cette chasse....

LE ROI.

Il ne se doute pas de la rencontre que je lui ménage, et de la leçon que je lui prépare ; je ne veux point de jaloux à ma Cour... Je vois, au souris malin de Bellegarde, que ma sœur est au fait de tout.

MARGUERITE.

Mon frère, vous ne changerez donc jamais ?

LE ROI.

C'est le devoir d'un vrai chevalier, et sur-tout d'un Monarque, d'étendre sa bienveillance paternelle jusqu'aux extrêmités de ses états.

BELLEGARDE, *avec un sourire aimable.*

Jamais en effet il ne fut un Monarque plus paternel.

LE ROI, *souriant de même et à demi-voix.*

Allons, taisez-vous... (*Haut.*) Vous avouerez, ma sœur, que l'obstination de Châteaubriant à vouloir dérober la Comtesse à tous les regards, est une infraction formelle aux lois de la chevalierie, un véritable crime...

BELLEGARDE.

De lèze-Majesté : oui, sire.

MARGUERITE.

Le Comte a d'autant plus de torts, que toute la France connaît les égards que toujours Votre Majesté montra pour notre sexe.

LE ROI.

J'aime à voir ma sœur s'empresser de me rendre justice.

AIR.

Brave et galant, un roi de France,
Pour arriver à l'immortalité,
Doit, en tout tems, avec constance,
Suivre la gloire et la beauté.
Nos bons ayeux, souvent pour la victoire,
Ont négligé ce sexe adorable, enchanteur;
En courant trop après la gloire,
Ils ont laissé fuir le bonheur.

Je veux, par des routes nouvelles,
A l'honneur, à l'amour soumis,
Repousser tous mes ennemis,
M'entourer de toutes les belles.

Sexe charmant, dans ce séjour,
Doublez l'éclat de mon empire;
Du chevalier, du troubadour,
Armez le bras, montez la lire.
Venez opérer, tour-à-tour,
Ces heureuses métamorphoses;
Sans vous, la plus brillante Cour
N'est qu'un printems sans roses.

Brave et galant, etc.

BELLEGARDE.

J'apperçois Chateaubriant.

LE ROI.

Il vient, par mes ordres, de prendre toutes les mesures nécessaires pour nous faire rencontrer sa femme.... je vous recommande à tous un sérieux, une retenue, qui laissent au Comte son heureuse sécurité.

SCENE V.

Les Mêmes, CHATEAUBRIANT, EDMOND, plusieurs Gardes-Chasses.

CHATEAUBRIANT.

Sire, je viens de m'acquitter de l'honorable emploi que

vous avez daigné me confier; d'après toutes les précautions que j'ai prises, je regarde comme impossible que la chasse ne vous soit pas agréable.

LE ROI.

Je l'espère... Nous nous entretenions, cher Comte, de la bizarrerie de madame de Chateaubriant.

CHATEAUBRIANT.

Sa résistance opiniâtre, sire, m'a vivement offensé.

LE ROI.

J'en suis convaincu; mais, je vous l'avouerai, je ne puis concevoir comment un mari n'est pas assez maître...

CHATEAUBRIANT.

Sire, un mari doit-il être un tyran?

LE ROI, *avec force.*

Non, sans doute... il doit, ainsi qu'un Roi, ne règner que par l'amour; et quand ce dieu les quitte tous les deux, je leur conseille également d'abdiquer.

CHATEAUBRIANT.

Sire, vous avez vu ma dernière lettre.

LE ROI, *appuyant.*

Je suis satisfait de ce qu'elle contenait... on assure cependant que la Comtesse n'est pas d'une figure...

CHATEAUBRIANT, *réprimant un mouvement.*

Absolument sans expression, sire.

LE ROI, *avec intention.*

Je vous plains, Comte; quant à moi, si jamais je me laissais enchaîner de nouveau, ce serait par une femme qui m'offrirait à-la-fois une taille élégante et majestueuse, des traits nobles et réguliers, des yeux remplis de décence et de volupté; d'une fraîcheur incomparable, d'un esprit peu cultivé, peut-être, mais enjoué, vif et naturel.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Comme ce portrait ressemble...

LE PAGE, *à part.*

Le Roi n'a rien oublié.

LE ROI, *avec chaleur.*

Oui, cher Comte, que je rencontre une femme qui réunisse tous ces avantages, il n'est rien que je ne fasse pour lui plaire et la soustraire aux jaloux qui voudraient la dérober à mes hommages.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Oh ! que j'ai bien fait de la tenir éloignée !

MARGUERITE, *bas à Bellegarde.*

Ce pauvre Comte ! d'honneur, je le plains.

BELLEGARDE, *de même.*

Attendez donc.

(*Ici on entend un bruit de cors, un peu éloigné.*)

LE ROI.

Ma sœur, le bruit des cors se fait entendre à l'entrée de la forêt ; j'attendais ce signal avec impatience.

CHATEAUBRIANT.

Sire, vous n'avez pas un instant à perdre.

LE ROI.

Je n'en perdis jamais en pareille occasion.... Comte, je vous devrai tout l'agrément de cette chasse. Pour vous en témoigner ma satisfaction, je vous nomme à l'instant mon grand veneur, c'est une charge que je vous destinais depuis quelque tems.

CHATEAUBRIANT.

Ah ! sire...

LE ROI.

Allons, ma sœur. (*Il la prend par la main.*) Allons jouir de l'heureuse rencontre que Chateaubriant nous a préparée. (*Il sort avec Marguerite et toute sa suite.*)

SCENE VI.

CHATEAUBRIANT, BELLEGARDE.

CHATEAUBRIANT, *avec joie.*

Me voilà donc grand veneur !

BELLEGARDE, *avec un sourire malin.*

Je vous vois enfin à la tête des menus plaisirs de Sa Majesté.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

J'ai pris mes précautions pour qu'elle ne chassât pas sur les miens.

BELLEGARDE, *toujours avec intention.*

Mais pendant que nous sommes seuls, il faut que je vous consulte. Vous ne me voyez pas sans inquiétude ; le portrait que le Roi vient de faire de la femme à laquelle il voudrait s'attacher, ressemble parfaitement à celui qu'on m'a fait de la baronne de Kerlen, jeune veuve de mes parentes, que je ne connais pas encore, qui n'a jamais vu la Cour, et qui, d'un moment à l'autre, doit arriver de Bretagne, pour assister aux tournois qui se préparent.

CHATEAUBRIANT.

La baronne de Kerlen ! j'en ai beaucoup entendu parler.

BELLEGARDE.

D'après les intentions que le Roi vient de manifester, s'il la voit, il voudra lui plaire, et vous savez qu'aucune belle ne lui résiste ; il ne les enlève pas, il en est incapable ; mais il les charme, les éblouit... J'ai résolu de tout employer pour soustraire ma parente à ses poursuites.... puissé-je, dans l'occasion, compter sur vous pour me seconder.

CHATEAUBRIANT, *gaiement et lui serrant la main.*

Disposez de moi.

BELLEGARDE.

J'en étais sûr.... Mais je rejoins la chasse.... heureux mari! que je vous plaindrais, si vous aviez une femme qui ressemblât au portrait que le Roi vient de faire.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

CHATEAUBRIANT, *seul.*

Que je m'applaudis de ma ruse ! cher anneau, que tu m'es précieux ! non, je ne crains point les projets de François Ier., tant que tu seras en mon pouvoir.

COUPLETS.

Toi, qui ne vis point de cruelles,
Fier conquérant de tant de belles,
Heureux vainqueur de Marignan ;
Envain tu règnes sur la France :
Je fais succomber ta puisance
Devant ce faible talisman.
Faut-il défendre la patrie ?
Grand Prince, au gré de votre envie,
Nos biens, nos bras, tout est à vous...
Mais que du moins nos femmes soient à nous.

Sur votre bonne bourgeoisie,
Exercez votre courtoisie :
Donnez--lui des titres nouveaux.
Sur ses terres levez des dîmes ;
Faites des prises légitimes
Sur quelques crédules vassaux.
Quant à votre chevalerie,
Respectez-la, je vous en prie.
Nos biens, nos bras, tout est à vous...
Mais que du moins nos femmes soient à nous.

SCENE VIII.

CHATEAUBRIANT, LE PAGE.

LE PAGE, *accourant par le côté à la gauche du spectateur.*

Ah! monsieur le Comte, venez donc vîte au secours... une jeune dame, qui traversait la forêt, sur la route de

Bretagne, vient de courir le plus grand danger. Le bruit des cors a effrayé les chevaux qui portaient sa litière ; elle a été renversée dans un ravin.

CHATEAUBRIANT.

N'a-t-elle personne avec elle ?

LE PAGE.

Quelques valets, et des femmes montées sur des palefrois, l'accompagnent.

CHATEAUBRIANT.

Est-ce que son mari n'est pas là pour la secourir?

LE PAGE.

Il paraît qu'il la laisse voyager seule.

CHATEAUBRIANT, *très-gaiement.*

Imprudent! laisser sa femme voyager seule ! que n'a-t-il fait comme moi?

LE PAGE.

Ses gens l'amènent de ce côté.

SCENE IX.

Les Mêmes, FRANÇOISE DE FOIX, *voilée*; Suite de la Comtesse, *composée de deux femmes et de deux écuyers.*

CHATEAUBRIANT, *l'examinant de loin.*

Mais elle est d'une taille...

LE PAGE.

Qui rappelle celle de ma belle cousine... (*Allant au devant d'elle.*) Madame, rassurez-vous. Voici l'un des seigneurs de la Cour, qui prendra le plus de part à votre accident.

CHATEAUBRIANT, *s'avançant de même.*

Madame n'est pas blessée ?

FRANÇOISE.

O ciel! qu'ai-je entendu! quelle voix !... (*Elle lève son voile.*)

CHATEAUBRIANT.

Que vois-je ! qu'elle surprise !

FRANÇOISE.

C'est lui !

CHATEAUBRIANT, *stupéfait.*

Ma femme !

LE PAGE, *à part.*

Voilà ce que c'est : vive les anneaux !

FRANÇOISE, *volant dans ses bras.*

Ah ! mon ami, est-ce bien vous que je revois?... j'étais loin de m'attendre...

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Et moi de même... Que faire ? quel événement !.. (*A la suite*) Qu'on aille à l'instant relever la litière ; (*plus bas*) Qu'on se dispose à repartir ; et sur votre tête, gardez-vous tous de prononcer le nom de la Comtesse... (*La suite sort.*) Edmond, je vous recommande le plus grand secret : suivez-les.

LE PAGE, *avec malice.*

Ne faut-il pas prévenir Sa Majesté, qui porte tant d'intérêt à monsieur le Comte ?

CHATEAUBRIANT, *le saisissant par le bras.*

Eh ! non, petit malheureux !

LE PAGE.

Je vais donner un coup de main... (*à part*) pour empêcher de relever la litière. (*Il sort.*)

SCENE X.

CHATEAUBRIANT, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Mais, mon ami, quel est donc ce trouble, cette agitation ? je vous vois, et toute ma peur est dissipée.

CHATEAUBRIANT, *avec embarras.*

Madame...

FRANÇOISE.

Quelle inquiétude peut vous empêcher de partager la joie que me fait éprouver votre présence ?

CHATEAUBRIANT.

Ma joie est grande, sans doute.

FRANÇOISE.

Il est impossible d'avoir mis plus d'empressement.....

CHATEAUBRIANT.

Eh ! madame, c'est de cet empressement que je me plains.

FRANÇOISE.

En vérité, monsieur le Comte, vous m'étonnez... J'ai rempli vos ordres avec exactitude... Votre dernière lettre...

(*Elle la tire de son sein.*)

CHATEAUBRIANT, *vivement et l'attirant sur l'avant-scène.*

N'étiez-vous pas convenue de n'y obéir, que lorsqu'un anneau.... vous le voyez... (*Montrant celui qu'il porte.*)

FRANÇOISE, *très-vivement et montrant celui qu'elle a de même á son doigt.*

Le voici. (*Moment de silence.*)

DUO.

ENSEMBLE.

Quoi ! deux anneaux !
Ils sont égaux !

CHATEAUBRIANT, *les examinant encore.*

Quelle parfaite ressemblance !

FRANÇOISE, *avec expression.*

Mon ami, de votre constance,
Que ce gage m'est précieux !

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Ah ! de ce tour abominable,
Qui donc pourrait être coupable ?

FRANÇOISE.

Que ce don me paraît aimable !
Vous avez voulu que tous deux
Nous eussions un anneau semblable,

CHATEAUBRIANT, *toujours à part.*

Je connaîtrai l'audacieux.

ENSEMBLE.

FRANÇOISE, *avec ivresse.*

D'amour et de galanterie,
Gage adoré, mon cher anneau,
Je te garde, et c'est pour la vie ;
Tu me suivras jusqu'au tombeau.

CHATEAUBRIANT, *avec fureur.*

Je reconnais la perfidie ;
On m'a dérobé mon anneau.
Mais je veux, au prix de ma vie,
Eviter ce piège nouveau !

FRANÇOISE.

Souffririez-vous de ma présence ?

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Je reconnais son innocence.
(*haut*) Comptez à jamais sur ma foi.

FRANÇOISE.

De votre amour j'ai l'assurance,
Et je vois cesser votre absence
Par ce présent si doux pour moi.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

C'est, je le vois, un tour du Roi.

ENSEMBLE.

FRANÇOISE, *avec ivresse.*

D'amour et de galanterie,
Gage adoré, mon cher anneau,
Je te garde, et c'est pour la vie ;
Tu me suivras jusqu'au tombeau.
(*Elle le baise à plusieurs reprises.*)

CHATEAUBRIANT.

Je reconnais la perfidie ;
On m'a dérobé mon anneau.
Mais je veux, au prix de ma vie,
Eviter ce piège nouveau !

CHATEAUBRIANT, *toujours à part.*

Je suis joué, trahi... j'étais l'objet de leurs railleries. Ah ! messieurs les courtisans, vous n'êtes pas encore où vous croyez en être.

FRANÇOISE.

Mais, mon ami, qu'avez-vous donc ?

CHATEAUBRIANT,

Madame, vous êtes victime de la perfidie la plus noire.

FRANÇOISE.

Moi !

CHATEAUBRIANT, *dissimulant.*

Vous ; c'est-à-dire...

FRANÇOISE.

Je ne fus jamais plus heureuse. Outre le plaisir de me rapprocher de vous, je vais enfin connaître la Cour. Vous me ferez voir le Roi, n'est-ce-pas ? On en dit un bien !..

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Elle fait déjà son éloge.

FRANÇOISE.

Votre agitation redouble.

CHATEAUBRIANT, *très-agité.*

Madame.... m'aimez-vous encore ?

FRANÇOISE, *avec la plus douce expression.*

Eh ! qui pourrais-je aimer ?

CHATEAUBRIANT, *à part.*

C'est vrai : elle ne connaît que moi.

FRANÇOISE.

Il me semble que la liberté dont je jouis depuis quelques jours, que le grand air que je respire, a doublé ma tendresse pour vous. Mon âme prend un nouvel être ; elle sent un besoin de s'attacher...

CHATEAUBRIANT.

Et je lui laisserais connaître cette Cour dangereuse !....

SCENE XI.

Les Memes, LE PAGE.

LE PAGE, *accourant.*

Monsieur le Comte, je viens vous apprendre...

CHATEAUBRIANT.

A-t-on relevé la litière ?

LE PAGE.

Oui, monsieur le Comte, on l'a relevée d'un côté ; mais elle est retombée de l'autre. Je ne sais quel maladroit a piqué les chevaux : elle n'était que dans un fossé ; maintenant elle est dans un étang. Vos gens ne peuvent suffire ; je ne vois que le Roi et sa suite qui puissent vous tirer de là.

CHATEAUBRIANT, *avec véhémence et poussant le Page à l'écart.*

Le Roi !

LE PAGE.

Justement, le voici lui-même.

CHATEAUBRIANT.

Impossible de l'éviter !

FRANÇOISE, *regardant vers le côté à la droite du spectateur.*

Mon ami, j'apperçois un groupe de cavaliers.

CHATEAUBRIANT.

Qu'ils ignorent sur-tout que vous êtes ma femme.

FRANÇOISE.

Et pourquoi ?

CHATEAUBRIANT.

Je vous le dirai.

FRANÇOISE.

Mais, qui serai-je donc ?

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Il me vient une idée... (*Haut.*) Vous êtes une parente du duc de Bellegarde, la Baronne de Kerlen, qu'il attend justement, et que personne ici ne connaît.

FRANÇOISE.

Vous dites ? la Baronne...

CHATEAUBRIANT.

De Kerlen. Bellegarde lui-même ne l'a jamais vue.... Cachez sur-tout cet anneau, qui pourrait nous trahir.

FRANÇOISE.

Mais, pourquoi ?

CHATEAUBRIANT.

Vous le saurez. (*A part.*) Bellegarde, la croyant sa parente, la défendra lui-même des séductions du Monarque. (*Haut.*) Edmond, soyez discret.

LE PAGE, *à part.*

Oh ! maintenant, je ne risque rien.

(*Françoise cache l'anneau dans son sein.*)

SCENE XII.

Les Mêmes, LE ROI, MARGUERITE, BELLEGARDE, Seigneurs, Dames, Gardes, Piqueurs.

LE ROI.

Que viens-je d'apprendre? une dame, que l'on dit noble et belle, aurait été victime de la maladresse de mes piqueurs ! (*A Françoise.*) Recevez mes excuses et rassurez-vous. Toute femme trouve auprès de moi secours, appui, protection. (*A part et fixant Françoise.*) Le Page ne m'avait point trompé.

MARGUERITE, *à part.*

Son air de modestie m'inspire un intérêt....

FRANÇOISE, *bas à son mari.*

Mon ami, quel est donc ce cavalier si galant?

CHATEAUBRIANT, *avec embarras.*

C'est...

BELLEGARDE, *d'un ton marqué.*

Ne craignez rien, madame; vous pouvez, avec assurance, vous approcher de Sa Majesté.

FRANÇOISE.

Quoi! c'est là le Roi!... (*S'inclinant avec respect et émotion.*) Le Roi !

LE ROI.

Oserais-je, madame, vous demander à quelle noble famille vous appartenez? quelque soit celui que vous avez honoré de votre choix, je le proclame le plus heureux seigneur de mes Etats.

FRANÇOISE, *bas au Comte.*

Mon ami, faut-il mentir au Roi ?

CHATEAUBRIANT, *de même.*

Suivez mes ordres.

FRANÇOISE.

Sire.... vous voyez la Baronne de.... (*bas au Comte.*) J'ai oublié mon nouveau nom.

CHATEAUBRIANT, *bas.*

Kerlen.

FRANÇOISE, *haut.*

La Baronne de Kerlen, Sire.

BELLEGARDE, *vivement.*

Quoi! c'est ma belle parente, que j'attendais avec tant d'impatience?...

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Nous voilà deux pour la défendre.

LE ROI, *à part.*

Oserait-il me jouer encore?

BELLEGARDE, *passant auprès d'elle.*

Permettez, ma belle cousine... (*Il lui baise la main, d'un ton marqué.*)

CHATEAUBRIANT, *à part*

Baiser sa main! il faut bien le souffrir.

BELLEGARDE, *restant entre le Roi et Françoise, mais un peu en arrière.*

Comte, je vous rends grace des premiers soins que vous avez donnés à la Baronne.

LE PAGE, *à part.*

Comme le Roi la regarde!

BELLEGARDE.

Sire, daignez m'accorder la permission de présenter madame à la Cour.

LE ROI.

Je vous l'accorde avec plaisir : elle en fera l'un des plus beaux ornemens.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Maudit Bellegarde!

LE ROI, *à la Comtesse.*

Aurons-nous l'avantage de vous y posséder quelque tems?

FRANÇOISE, *avec trouble et regardant le Comte.*

Sire...

CHATEAUBRIANT, *bas.*

Répondez donc.

FRANÇOISE.

Je suis trop heureuse... trop flattée...

CHATEAUBRIANT, *bas et vivement.*

Taisez-vous.

LE ROI.

Je puis donc espérer....

FRANÇOISE, *bas au Comte.*

Que faut-il dire à cela ?

CHATEAUBRIANT, *très-vivement.*

Rien.

FRANÇOISE.

Pardon, sire ; mais le trouble où m'a jetée cet accident... la singularité de ma position....

BELLEGARDE.

En effet, vous devez être accablée de fatigue ; une longue route, un accident imprévu... Souffrez, Sire, que Châteaubriant remplisse auprès de Votre Majesté mes fonctions de grand écuyer, et que je conduise ma belle parente.... (*Il la prend par la main.*)

LE ROI.

Au Louvre ; je lui donne un appartement. (*Mouvement terrible du Comte.*)

FRANÇOISE, *bas, à son mari.*

Mon ami, faut-il que j'aille ?...

CHATEAUBRIANT, *bas.*

Refusez.

FRANÇOISE, *de même.*

Il faut donc que je me nomme.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Je serais perdu.

LE ROI.

Allons, Bellegarde, conduisez....

MARGUERITE.

Mon frère, serait-il sage de confier tant de charmes à la prudence d'un guide tel que Bellegarde ? j'offre à la Ba-

ronne de la conduire moi-même, et je la prends sous ma sauve-garde.

CHATEAUBRIANT.

Je respire.

FRANÇOISE.

Cela vaut-il mieux, mon ami?

CHATEAUBRIANT.

Acceptez.

LE ROI, *prenant Françoise par la main et la faisant passer du côté de Marguerite.*

Ma soeur, je vous confie ce précieux dépôt. Nous présenterons madame à la Reine-Mère; elle embellira les tournois qui doivent terminer cette heureuse journée. (*A Châteaubriant, et l'amenant sur le devant de la scène.*) O! mon ami, la parente de Bellegarde est précisément celle que mon imagination s'était créée, et je sens là qu'elle va fixer tous mes voeux.

FINALE.

LE COMTE, *à part.*

Oh! quelle est ma souffrance extrême!
O rage! ô contrainte! ô douleur!
On doit trembler pour ce qu'on aime,
Auprès d'un pareil séducteur.
Il forme un projet téméraire;
Il devient empressé, galant!
Il lui sourit, il cherche à plaire:
Non, rien n'égale mon tourment.

BELLEGARDE, LE PAGE (*l'un à l'autre.*)

Oh! quelle est sa souffrance extrême!
Je conçois fort bien sa fayeur;
On doit trembler pour ce qu'on aime,
Auprès d'un pareil séducteur.
Le Roi forme un voeu téméraire;
Il devient empressé, galant.
A la femme, quand il veut plaire,
Ah! pour le mari quel tourment!

MARGUÉRITE, *à part.*

Oh ! quelle est sa souffrance extrême !
Je conçois fort bien sa frayeur.
On doit trembler pour ce qu'on aime,
Auprès d'un pareil séducteur.
Le Roi forme un vœu téméraire ;
Il devient empressé, galant.
Mais je saurai, contre mon frère,
Sauver Françoise en ce moment.

LE ROI, *à part.*

Oh ! quelle est sa souffrance extrême !
Je conçois fort bien sa frayeur :
Mon jaloux, de celle qu'il aime,
Craint déjà de perdre le cœur.
A sa femme essayons de plaire,
Montrons-nous empressé, galant :
Pour nous venger du téméraire,
Augmentons encor son tourment.

FRANÇOISE, *à part.*

Mais d'où vient donc ce trouble extrême ?
Un embarras plein de douceur,
Même auprès de l'époux que j'aime,
Agite et tourmente mon cœur.
Dois-je parler ? dois-je me taire ?
Du Comte je vois le tourment :
Mais au Roi je crains de déplaire :
Que faire, hélas, en ce moment ?

LE ROI.

Cher Comte, quelle heureuse chasse !
Le succès surpasse mes vœux ;
Vous m'avez bien mis sur la trace
Du plaisir qui me plait le mieux.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

J'étouffe, je suis au supplice...
Cachons, retenons ma fureur !

LE ROI.

Je vous ai bien rendu justice,
En vous nommant mon grand veneur.

BELLEGARDE.

Notre jaloux est au supplice.

LE ROI.

Mais partons, le tems est proprice.

TOUS ENSEMBLE.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Comment la sauver, en ce jour,
De tous les dangers de la Cour ?

LE ROI.

Venez, oui, venez, en ce jour,
Servir d'ornement à ma Cour.

MARGUERITE, BELLEGARDE.

Que je plains le Comte en ce jour !
Dans le cœur du Roi naît l'amour.

LE PAGE.

A l'Hymen j'ai fait un bon tour,
J'en serai payé par l'Amour.

FRANÇOISE.

Pour moi, quel plaisir en ce jour !
Je vais connaître enfin la Cour.

TOUS LES AUTRES.

Venez, ah ! venez, en ce jour ;
Soyez l'ornement de la Cour.

(Le Roi donne la main à Françoise, Châteaubriant à Marguerite ; Bellegarde et le Page les suivent en riant.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le théâtre représente l'intérieur d'un salon du Louvre. Au fond est une vaste gallerie ; sur la gauche du spectateur, une croisée dont les vîtreaux, peints de couleurs variées, sont couverts d'inscriptions. Plusieurs portes latérales conduisent dans différens appartemens. Une table couverte d'un tapis de velours galonné. Siéges et meubles analogues.*)

SCENE PREMIERE.

LE PAGE.

(*Au lever de la toile, il est immobile devant la porte à la droite du spectateur.*)

Ma belle cousine est donc là... dans l'appartement de la Reine de Navarre... Elle ne peut concevoir encore pourquoi son mari l'oblige à se faire passer pour la Baronne de Kerlen. D'un autre côté, monsieur le Comte me charge de rester ici pour observer le Roi. Sa Majesté m'ordonne d'y rester pour observer le Comte. Me voilà donc en sentinelle pour les deux partis. La singulière aventure ! tâchons d'en profiter. Je suis déjà l'enfant gâté des dames d'honneur de la Reine-Mère ; et, grâce à ma belle cousine, j'espère avoir bientôt un guidon dans les compagnies d'ordonnance de Sa Majesté.

AIR.

(*Pendant la ritournelle, il se met en garde et feint d'exécuter plusieurs tours d'escrime.*)

Ah ! qu'il me tarde de me battre ;
Et, franc lutin, vrai diable-à-quatre,

D'être au champ d'amour et d'honneur,
Un petit chevalier sans peur!
Je veux qu'à ce fer rien n'échappe,
Ni l'Espagnol, ni les Anglais.
Je veux sur-tout, par mes hauts-faits,
Culbuter les troupes du Pape;
A Charles-Quint, dans les combats,
(Se mettant en garde, et poussant plusieurs bottes.)
Ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah!
Faire sentir la vigueur de mon bras...
Jeune élève de la gloire,
Pour le prix de ma Victoire,
J'enchaînerai sous mes lois
Le plus joli des minois.
Je soumettrai la plus belle:
Je ne sais pas encor laquelle;
Mais certe il s'en trouvera,
Quand j'avancerai de là....
Une, deux.... ah! ah! ah! ah!...
Je voudrais m'y voir déjà.
Ah! qu'il me tarde, etc.

SCENE II.

LE PAGE, LE ROI, *magnifiquement vêtu*; BELLEGARDE (*de même*).

LE ROI, *le surprenant encore en garde.*

Eh bien! Edmond, que faites-vous donc là?

LE PAGE, *se découvrant et mettant le poing sur la hanche.*

Sire, je battais Charles-Quint.

BELLEGARDE, *gaiement.*

En lui opposant de pareils braves, je doute qu'il puisse résister à Votre Majesté.

LE ROI.

La belle Françoise est toujours chez ma sœur?

LE PAGE.

Oui, sire. La reine Marguerite la comble de bontés;

elle vient même de lui promettre de ne pas la quitter de la journée.

LE ROI, *avec retenue.*

Cette excellente sœur !.... je reconnais bien là ses égards accoutumés.

LE PAGE, *à part.*

Eloignons-nous, et rejoignons ma belle cousine. (*Il entre chez la reine Marguerite.*)

SCENE III.

LE ROI, BELLEGARDE.

LE ROI.

Eh bien! mon cher Bellegarde, dites-moi donc ce que fait en ce moment ce pauvre Chateaubriant.

BELLEGARDE.

Sire, le double anneau ne lui permet plus d'ignorer par quel moyen on a fait venir ici la Comtesse ; en osant vous la présenter sous un faux nom, il espérait sans doute la soustraire plus facilement à nos hommages. Mais, arrivé dans ce Louvre, quelle figure il a faite, quand il a vu la reine de Navarre conduire la prétendue Baronne dans son appartement. Il s'adresse à moi, me fait sentir tous les dangers que peut courir ma belle parente, me propose ses services pour l'enlever du Louvre à l'instant même ; je lui représente ma confiance en Votre Majesté, ce qui ne le rassure pas du tout. J'affecte une tranquillité qui le désole ; il me quitte alors, furieux, et retourne chez lui plus agité que jamais et détestant sa propre ruse.

LE ROI.

En effet, il n'est pas de position plus embarrassante pour un jaloux ; car enfin, il s'est mis dans l'impossibilité de réclamer sa femme, sans avouer qu'il a voulu se jouer de moi. Je pourrais le punir de tant d'audace ; mais je ne veux que m'en amuser... l'effrayer peut-être un peu, si

l'occasion s'en présente, et sur-tout le rendre à la raison.

BEL LEGARDE.

Je vois qu'il devra beaucoup à Votre Majesté.

LE ROI.

C'est qu'il est inoui que l'on ose à ce point tyranniser la vertu la plus pure, la beauté la plus modeste...

BELLEGARDE.

Vous avez raison, sire, point de pitié pour un jaloux...

LE ROI, *gaiement.*

Sur-tout quand sa femme est jolie.... Mais, ramené par sa ridicule frénésie, Chateaubriant ne va pas tarder, sans doute, à se rendre ici; je ne vois pas que sa présence nous soit tellement nécessaire...

BELLEGARDE.

Comment donc, sire! les inspecteurs, capitaines, en un mot, tous les officiers de vos chasses ne doivent-ils pas, à l'occasion de sa nouvelle charge?...

LE ROI.

J'entends que personne ne manque aux égards que l'on doit à mon grand veneur.

BELLEGARDE.

Croyez-vous, sire, que deux ou trois heures de félicitations et de complimens?...

LE ROI.

C'est fort bien.

BELLEGARDE.

Je vais les lui procurer. (*A part.*) Et puisqu'il m'a fait présent d'une parente aussi belle, je veux aussi, pour mon compte, m'amuser à ses dépens. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LE ROI, *seul.*

Combien je desirerais m'entretenir un moment avec cette

belle Françoise ! sa candeur, ses graces naturelles, cette analogie singulière entre nos deux noms, le rigoureux esclavage auquel j'ai su l'arracher : tout me fait éprouver pour elle un intérêt que je ne puis définir.... J'ai souvent gravé sur ces vitreaux des vers dictés par un léger caprice ; gravons-y ceux que je viens de composer en l'honneur de cette belle. Ma lyre ne trouva jamais d'accords plus faciles, ni de sujet plus digne m'inspirer. (*Il détache son diamant et grave sur les vitreaux.*)

SCENE V.

LE ROI, FRANÇOISE, *très-richement vêtue*, LE PAGE.

LE PAGE.

Venez, belle cousine, venez.

FRANÇOISE.

Ciel ! le Roi ! que fait-il donc là ?

LE PAGE, *à part.*

Encore une sur les vitreaux : je voudrais bien savoir qui.

FRANÇOISE.

Lui laisserai-je toujours croire que je suis la Baronne de Kerlen ?

LE PAGE

Toujours, puisque votre mari vous l'a recommandé. (*Haut.*) Sire, la Baronne de Kerlen !

LE ROI, *se retournant vivement.*

Ah ! madame, que je rends grace au hazard qui vous amène près de moi !

LE PAGE, *à part.*

Oui, le hazard !

FRANÇOISE, *à part.*

Quel embarras j'éprouve ! la présence du Roi : c'est tout simple.

TRIO.

LE ROI.

A mon aspect, pourquoi baisser les yeux ?
Redouteriez-vous ma présence ?

LE PAGE, *bas à Françoise.*

Allons, un peu plus d'assurance.

LE ROI, FRANÇOISE, *se fixant.*

Que son regard est gracieux !

LE PAGE.

Levez encore un peu les yeux.

FRANÇOISE.

Les baisser, me semble plus sage.

LE PAGE.

Dans la Bretagne, c'était bon ;
De la Cour ce n'est pas l'usage.

FRANÇOISE, *à part.*

Essayons d'en prendre le ton.

ENSEMBLE, chacun à part.

FRANÇOISE.

Regardons-le d'un air plus tendre,
Puisque de la Cour c'est le ton.

LE ROI.

Ces deux beaux yeux, ce regard tendre
Sont un écueil pour la raison.

LE PAGE, *à part.*

Cela va bien ; je dois m'attendre
A bientôt avoir mon guidon.
(*bas, à Françoise.*)
Encore un peu plus d'assurance.

LE ROI.

Je venais, plein d'impatience,
Savoir si l'accident qui causa votre effroi...

FRANÇOISE.

Ah ! Sire, auprès d'un si bon Roi,
Puis-je en garder la souvenance ?
(*à part.*) Qu'il est galant ! comme il est bon !

LE ROI, *à part.*

Quel intérêt elle m'inspire !...

(*haut.*) A mes soins empressés daignerez-vous sourire?

LE PAGE, *bas.*

Allons, ma cousine, un sourire.

FRANÇOISE, *à demi-voix.*

Je crains ici qu'un doux sourire
Ne soit contraire à la raison.

LE PAGE.

Dans la Bretagne c'était bon ;
Mais à la Cour on doit sourire.

FRANÇOISE.

Essayons d'en prendre le ton.

ENSEMBLE, chacun à part.

FRANÇOISE.

Plus gaiment osons lui sourire,
Puisque de la Cour c'est le ton.

LE ROI.

Ce doux regard, ce doux sourire,
Sont un écueil pour la raison.

LE PAGE.

Ce doux regard, ce doux sourire
Me feront avoir un guidon.

FRANÇOISE, *à part.*

Et le Comte qui ne vient pas... J'aurais tant de choses à lui dire !

LE ROI.

Eh quoi ! madame, vous n'ètes pas encore rassurée ! pourquoi trembler auprès de moi ? quand vous me connaîtrez mieux, vous saurez que la crainte n'est pas tout-à-fait le sentiment que je désire inspirer aux dames. (*A part.*) Eprouvons d'abord sa discrétion... (*Haut et souriant.*) Pardonnez si j'ai tardé si long-tems à vous rejoindre chez ma sœur. (*Avec intention.*) Mais j'étais retenu par des occupations importantes... je signais des ordres qui nomment le Comte de Lautrec commandant de mes armées dans le Milanais.

FRANÇOISE, *à part.*

Ciel ! mon frère !

LE ROI.

C'est le frère chéri de cette Comtesse de Châteaubriant, que vous connaissez sans doute, et que mes instances n'ont encore pu déterminer à paraître à ma Cour... Que pensez-vous de cette manière de me venger ?

FRANÇOISE.

Ah ! sire, qui ne serait touchée... attendrie ?.. (*A part.*) Qu'il est cruel d'être forcée de lui cacher ma reconnaissance !

LE ROI, *à part.*

Sa tendresse pour son frère n'a pu même la trahir : que sa contrainte est touchante ! (*Haut.*) Croyez, madame, qu'il est impossible de vous voir, sans éprouver...

SCENE VI.

Les Mêmes MARGUERITE, *entrant par la porte à la droite du spectateur, et s'avançant entr'eux deux.*

LE ROI.

Ah ! c'est ma sœur.

MARGUERITE, *avec un sourire aimable.*

Je m'empresse, mon frère, de rejoindre la Baronne, que je suis désolée d'avoir perdue de vue quelques instans.

LE ROI.

Pourquoi donc, ma sœur ? j'étais là.

MARGUERITE.

Au milieu d'une Cour étrangère pour elle, vous devez sentir qu'elle a besoin de ma présence.

LE ROI.

Je ne pense pas que la mienne ait pu l'intimider.

FRANÇOISE, *se tournant vers Marguerite.*

Ah ! madame, bien au contraire ; si vous saviez avec

quelle indulgence Sa Majesté a daigné s'intéresser à mon sort... J'ai tremblé d'abord ; mais quand vous êtes entrée, je commençais à me rassurer.

MARGUERITE, *bas, au Roi.*

Ah ! vous la rassuriez... (*Haut.*) cependant, mon frère, permettez que j'emmène madame, pour la présenter chez la Reine-mère qui l'attend avec impatience.

LE ROI, *à part, avec dépit.*

M'en séparer dans un moment !... (*Haut.*) Songez, ma sœur, qu'on ne doit pas...

MARGUERITE.

Faire attendre la Reine-Mère... Venez, madame, venez... (*A part.*) Je crois qu'il en est tems.

FRANÇOISE, *fixant le Roi.*

Sa bonté surpasse encore tout ce qu'on m'en avait dit. (*Elles sortent par la porte à la droite du spectateur.*)

SCENE VII.

LE ROI, LE PAGE.

LE ROI.

Eh ! c'est là cette femme que le Comte retenait dans une forteresse ! Mari jaloux, méritais-tu de posséder un semblable trésor ? Comte, vous êtes ambitieux ; la crainte de me déplaire égale seule votre frénésie : j'en saurai profiter... C'est qu'on n'est vraiment pas plus intéressante... Mais voici le Comte... Edmond, laissez-nous.

SCENE X.

LE ROI, LE PAGE, CHATEAUBRIANT.

CHATEAUBRIANT, *entrant avec précipitation.*

Elle n'est point avec lui : je respire. (*Bas au Page qui sort.*) Songez bien à tout ce que je vous ai dit.

LE ROI.

Arrivez donc, cher Comte.

CHATEAUBRIANT.

Je brulais d'impatience de me rendre auprès de Votre Majesté; mais les officiers de vos chasses sont venus m'accabler de tant de félicitations!....

LE ROI *souriant.*

Ils n'ont fait que ce qu'ils devaient... (*Avec intention.*) O mon ami! mes pressentimens ne m'avaient point trompé: je viens enfin d'avoir avec cette Baronne de Kerlen, un entretien particulier.

CHATEAUBRIANT, *avec altération.*

Elle était seule avec Votre Majesté?

LE ROI.

Absolument seule; quelle grace! quel touchant abandon! je n'en suis pas encore très-amoureux; je ne le crois pas, du moins.... mais elle m'a fait une impression!...

CHATEAUBRIANT.

J'ai cru m'en appercevoir.

LE ROI.

Figurez-vous donc une jeune étrangère, qui se montre parée de cette candeur, de ce naturel qu'on trouve si rarement à la Cour; modeste sans artifice, susceptible des impressions les plus vives; avec tout cela, brillante de jeunesse et de beauté! je vous le demande, à vous qui vous y connaissez: n'est-ce pas là de quoi tourner toutes les têtes?

CHATEAUBRIANT.

C'est ce que j'avais pensé.... ce que j'avais prédit, en la voyant arriver.

LE ROI.

C'est qu'il est rare de rencontrer de pareilles veuves. (*Le fixant.*) En avez-vous beaucoup comme celle-la en Bretagne?... Il paraît qu'elle a souffert; son mari la tyrannisait, et je la regarde comme très-heureuse d'en être débarrassée.

CHATEAUBRIANT.

Est-ce qu'elle aurait fait à Votre Majesté quelque aveu?

LE ROI.

Elle est là-dessus d'une réserve, d'une délicatesse, qui prouvent toute la pureté de son ame, et montrent combien son époux fut injuste à son égard. (*Appuyant.*) L'imprudent! il ignorait donc que c'est par la confiance seule, et non par la contrainte, qu'on peut conserver le cœur d'une femme!

CHATEAUBRIANT.

Sire, qui ne partagerait de tels sentimens?

LE ROI.

Vous n'ètes pas jaloux, vous, je le sais, vous me l'avez dit cent fois.

CHATEAUBRIANT.

Cependant, qu'il me soit permis de faire observer à Votre Majesté, qu'on peut, sans être taxé d'une ridicule jalousie, prendre quelques soins pour conserver cette assurance d'être aimé sans partage, premier trésor de l'hymen, et le bonheur de la vie.

LE ROI.

On peut surveiller sa femme, sans doute; mais l'enfermer! jamais.... Malgré toute la discrétion de notre veuve, je crois avoir démêlé que le baron de Kerlen l'a retenue long-tems dans un rigoureux esclavage.... Auriez-vous connu cet homme là?

CHATEAUBRIANT, *avec altération.*

Sire, pas assez pour pouvoir blâmer hautement.....

LE ROI, *avec force.*

Quant à moi, s'il eut été l'un des seigneurs de ma Cour, honoré même de ma confiance et de mon amitié, je l'aurais, en présence de tous mes braves, déclaré déloyal et indigne du titre de chevalier.

CHATEAUBRIANT. *à part.*

Comment avouer maintenant qu'elle est ma femme?

LE ROI, *gaiement et changeant de ton.*

Au reste, si la Baronne a, jusqu'à ce jour, été privée de tous les plaisirs de son âge, et de tous les hommages qu'elle mérite, c'est à nous, cher Comte, à l'en dédommager.

CHATEAUBRIANT.

Croyez, sire, que je lui porte un intérêt....

LE ROI.

Oh ! pas plus que moi... Rien n'est plus piquant pour nous autres, grands adorateurs des belles, que ces premières émotions d'une ame encore neuve ; (*appuyant*) et j'ai résolu de voir l'effet que produira sur la Baronne une déclaration d'amour.

CHATEAUBRIANT.

Mais, sire, songez qu'une telle épreuve...

LE ROI.

Est indispensable pour nous assurer de sa vertu... laissez-moi faire ; je n'ai d'autre but, que de faire voir aux maris ce qu'ils doivent attendre des châteaux forts et des verroux.

CHATEAUBRIANT, *d'un ton très-marqué.*

Eh bien ! sire, pour vous prouver ma confiance absolue dans un sexe que je chéris et que j'honore ainsi que vous, je vous demande la permission de partir aujourd'hui-même pour Châteaubriant.

LE ROI.

Aujourd'hui même ?.. (*A part.*) Ceci cache un projet.

CHATEAUBRIANT.

Mes lettres n'ayant pu, jusqu'à ce jour, déterminer la Comtesse à venir en ces lieux, j'espère que ma présence pourra la décider enfin à se rendre aux instances réitérées de Votre Majesté.

LE ROI, *à part.*

Il ne veut pas partir seul.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Est-ce qu'il hésiterait.

LE ROI, *haut.*

Comte, cela demande quelques réflexions.... vous laisser partir au milieu de nos fêtes! d'un autre côté, votre juste impatience : j'y réfléchirai.

SCENE XI.

Les Mêmes, LE PAGE.

LE PAGE, *entrant.*

Sire, les Seigneurs qui se disposent à paraître dans le tournois, attendent avec impatience que Votre Majesté veuille bien régler l'ordre des courses et le nombre des combattans.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

S'il pouvait s'éloigner!

LE ROI.

Je les rejoins à l'instant. (*A part.*) Livrons le Comte à ses réflexions, et donnons des ordres pour qu'il ne puisse partir que seul, si toutefois il y persiste. (*Haut.*) Cher Comte, je vous laisse un moment; nous rejoindrons ensemble la Baronne de Kerlen. (*Appuyant.*) Je veux que vous soyez témoin de l'épreuve dont je vous ai parlé. (*Au page avec intention.*) Edmond, restez. (*A part.*) Voilà notre jaloux bien embarrassé, ne le perdons pas de vue.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

CHATEAUBRIANT, LE PAGE.

CHATEAUBRIANT, *à part et parcourrant le devant de la scène.*

Me rendre témoin de cette épreuve!.... et je la souffrirais!....

LE PAGE, *marchant sur ses pas.*

Monsieur le Comte doit être satisfait....

CHATEAUBRIANT, *sans l'entendre.*

Il dit qu'il n'en est pas amoureux : c'est comme lorsque je dis que n'en suis pas jaloux.

LE PAGE, *se trouvant en face du Comte, qui se retourne.*

Monsieur le Comte n'a rien de plus à m'ordonner ?

CHATEAUBRIANT, *vivement.*

J'attends de vous un nouveau service.

LE PAGE.

Monsieur le Comte a vu comment je me suis conduit dans cette journée.

CHATEAUBRIANT.

Françoise est chez la Reine de Navarre : il faut me procurer avec elle un moment d'entretien.

LE PAGE.

Comment y parvenir ?

CHATEAUBRIANT, *avec emphâse.*

Edmond, vous êtes son cousin, vous aspirez à devenir chevalier, l'honneur de votre famille doit vous être cher ?.....

LE PAGE.

Oui, monsieur le Comte. (*A part.*) Morale de mari.

CHATEAUBRIANT, *plus vivement encore.*

Tâchez de pénétrer jusqu'à la Comtesse ; dites-lui que je l'attends seule ici, qu'il y va de mon repos, de son bonheur.... que je compte les instans....

LE PAGE.

Mais si la Reine de Navarre.....

CHATEAUBRIANT, *le poussant vers la porte de Marguerite.*

Courez, allez toujours.

LE PAGE, *à part, et entrant chez la Reine Marguerite.*

Puisque je l'ai fait venir une fois pour Sa Majesté, je puis la faire venir aussi pour son mari : c'est bien juste.

SCENE XIII.

CHATEAUBRIANT, *seul.*

Quelle position ! ne pouvoir éclater sans me perdre !.... c'est ma faute aussi ; dans quel abîme me suis-je jeté. Ah ! j'en fais l'épreuve à mon tour ; oui, sire, vous avez raison, je le sens, mais trop tard ; ce n'est que par la confiance, et non par la contrainte, qu'on doit prétendre à conserver le cœur d'une femme. Mais... elle ne vient pas... (*Il va écouter à la porte, à la droite du spectateur.*) Je n'entends rien ; le Page n'aurait-il pu lui parler ?... la Reine de Navarre la retiendrait-elle?... Un instant, un seul instant, elle est sauvée. (*Allant regarder à travers les vitreaux, à la gauche du spectateur.*) Mes gens ont exécuté mes ordres : bon !.. la porte s'ouvre ; c'est elle, sans doute.... oui, c'est elle-même.... (*Il s'élance vers la porte ; le Roi rentre rapidement par la porte du fond.*) Ciel ! le Roi! (*Il reste stupéfait.*)

SCENE XIV.

CHATEAUBRIANT, LE ROI, LE PAGE ; *il suit le Roi.* FRANÇOISE, *restant stupéfaite près de la porte latérale* ; *peu après* MARGUERITE, *suivant Françoise ; moment de silence.*

LE ROI, *à demi-voix, prenant Chateaubriant d'une main, et de l'autre lui montrant Françoise.*

Comte, je vous le demande : est-il possible de la voir, sans en être épris ?

CHÂTEAUBRIANT, *à part.*

Funeste contretems !

FRANÇOISE, *à part.*

J'espérais enfin trouver le Comte seul.

LE ROI, *à part.*

Ah ! monsieur mon grand veneur, vous vouliez l'enlever.

MARGUERITE.

Mon frère, madame vient de recevoir de la Reine-Mère un accueil....

FRANÇOISE.

Ah! Sire, le plus flatteur, le plus honorable....

MARGUERITE, *d'un ton marqué.*

Elle desire sur-tout que madame soit entourrée d'égards, de respects....

FRANÇOISE.

De combien d'honneurs les dames ne sont-elles pas comblées par Sa Majesté!

LE ROI.

Mon occupation la plus chère fut toujours de les célébrer, de les chanter.....

CHATEAUBRIANT.

Oui, Sire; témoins ces vers que vous avez gravés jadis sur ces vitreaux.... (*Il les désigne du doigt.*)

« Femme varie :
» Bien fou qui s'y fie. »

FRANÇOISE, *à part.*

Le Roi aurait écrit cela?

LE ROI, *piqué.*

Eh bien ! Comte, je veux vous consulter, ainsi que ces dames, sur des stances que j'ai composées en revenant de la forêt de Meudon : elles sont déjà gravées près des vers que vous venez de remarquer si officieusement; j'espère les graver ailleurs d'une manière plus durable.

FRANÇOISE.

Des vers du Roi! ils doivent être charmans.

LE ROI, *avec âme.*

Première Stance.

Avais rêvé, dans un tendre délire,
Doux yeux d'azur réfléchissant les cieux ;
Beau sein d'albâtre, aux contours amoureux :
Te rencontrai, toi que chante ma lyre ;
Lors ai trouvé
Mieux que n'avais rêvé.

ENSEMBLE, chacun à part.

FRANÇOISE.

Ah ! que ces vers ont de douceur !
Ils ont déjà touché mon cœur.

LE ROI.

Si j'en crois un espoir flatteur,
Mes vers déjà vont à son cœur.

CHATEAUBRIANT.

Les vers du Roi touchent son cœur.
Je sens redoubler ma frayeur.

MARGUERITE.

Ah ! pour Françoise que j'ai peur !
Les vers du Roi vont à son cœur.

LE PAGE.

Je veux les retenir par cœur :
Ils me vaudront quelque faveur.

LE ROI, *avec plus d'expression encore.*

Deuxième Stance.

Avais rêvé jeune objet dont l'empire
Doit sur son Roi s'exercer à jamais.
N'y comptais guère, en voyant tant d'attraits.
Ah ! maintenant puis chanter sur ma lyre :
Ai bien trouvé
Mieux que n'avais rêvé.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! que ces vers.... etc.

MARGUERITE.

Mon frère, que j'aime cette noble galanterie !... mais

quel chevalier ne respecterait le modèle qui fournit à sa muse d'aussi parfaits tableaux?

LE ROI.

Ma sœur, on peut aimer ce qu'on respecte.

FRANÇOISE.

Sa Majesté n'en est-elle pas la preuve ?

LE ROI.

Eh bien! Comte, que pensez-vous de ces vers?

CHATEAUBRIANT, *avec force et intention.*

Sire, on croirait qu'un amour véritable vous les inspira, si l'on ne connaissait pas cette aimable inconstance qui, plus d'une fois, coûta des regrets aux belles trop confiantes qui cédèrent aux charmes de vous entendre.

LE ROI, *très-vivement et à demi-voix.*

Comte!

CHATEAUBRIANT.

Madame, quoiqu'étrangère en ces lieux, aura sans doute appris combien toute femme prudente doit se défier des louanges d'un grand prince.

LE ROI, *avec véhémence.*

Châteaubriant!... (*A part et se retournant.*) Éclater! fi donc! les armes ne seraient plus égales.

CHATEAUBRIANT, *à part et fixant Françoise.*

J'espère qu'elle me comprend.

MARGUERITE, *à part.*

Je ne puis qu'approuver la témérité du Comte.

SCENE XV.

Les Mêmes, BELLEGARDE.

BELLEGARDE.

Sire, avant de vous rendre au tournois, permettez que je fasse part à Votre Majesté du motif secret qui a déterminé la Baronne de Kerlen à venir à la Cour.

CHATEAUBRIANT, *bas au Duc.*

Que prétendez-vous donc ?

BELLEGARDE, *de même.*

La soustraire aux poursuites du Roi. (*Haut.*) Depuis long-tems nos familles avait projeté de resserrer les liens qui nous unissent. Mes fonctions m'empêchant de m'éloigner de Votre Majesté, les parens de madame ont bien voulu la déterminer à se rendre ici, pour contracter, sous vos auspices, les nœuds qui doivent nous enchaîner à jamais.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Que fait-il donc ?

LE ROI, *à part.*

J'aime assez ce nouveau tour.

FRANÇOISE, *avec le plus grand trouble.*

Monsieur le Duc, je ne me crois pas libre de faire en ce moment un choix...

LE ROI.

Pourquoi donc, madame ? n'êtes-vous pas veuve, dans l'indépendance la plus absolue ?

FRANÇOISE, *avec expression et fixant le Comte.*

Pardonnez, Sire ; mais celui qui reçut ma foi, est sans cesse présent à mon cœur.... je sens là que tout autre sentiment me serait impossible, et que l'on trouve encore des charmes au veuvage... quand on est veuve comme moi.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Voilà qui console de tout.

MARGUERITE, *à part.*

Son amour pour le Comte me rassure.

BELLEGARDE.

Mais, ma belle cousine, permettez-moi de vous observer....

LE ROI.

Écoutez donc, cher Duc, vous n'êtes pas le seul ici qui prétendiez à fixer le cœur de la Baronne ; et c'est à celui

qui sera vainqueur dans le tournois, que je promets ma protection auprès de madame.

BELLEGARDE.

Sire, j'accepte.

CHATEAUBRIANT, *très-vivement.*

Eh bien! je m'inscris aussi pour entrer dans la lice.

LE ROI.

Vous? cher Comte; songez donc que vous êtes marié... que vous avez une femme en Bretagne.

FRANÇOISE, *à part.*

Il oublie que je suis en Bretagne.

LE ROI.

D'ailleurs, j'ai réfléchi sur la demande que vous m'avez faite; je ne vois point d'inconvénient à ce que vous partiez sans délai pour Châteaubriant.

FRANÇOISE, *à part.*

Il partirait sans moi!

CHATEAUBRIANT.

Comment! Sire... mais je supplie Votre Majesté d'observer que les fonctions de ma nouvelle charge....

LE ROI, *gaiement.*

Vous serez remplacé pendant votre absence.... Je connais tout le pouvoir de l'amour conjugal; je ne veux point vous priver du bonheur le plus légitime, et vous donne l'ordre de partir.... à l'instant même.

MARGUERITE.

Cependant, mon frère....

LE ROI.

Ma sœur, j'ai tout calculé. Bon voyage! cher Comte..... vous direz à la famille de Kerlen, que madame est acceuillie par le Roi de France, avec un empressement qui déterminera, j'espère, toutes les dames à se présenter à ma Cour.

FINALE.

LE ROI, *avec intention.*
Cher Comte, je vous le répète,
Oui, je vois avec déplaisir
Que la Comtesse, à cette fête,
Malgré tous mes efforts, n'ait pas voulu venir.

FRANÇOISE, *à part.*
Elle n'a pas voulu venir.

LE ROI, *la fixant.*
Le Comte a dit... qu'étant fort laide...

FRANÇOISE, *vivement.*
Le Comte a dit que sa femme était laide?

LE ROI, *de même.*
Sans nulle grâce... et sans esprit...

FRANÇOISE, *piquée.*
Sans nulle grace?... et sans esprit?

CHATEAUBRIANT, *avec embarras.*
Mais, Sire...

LE ROI.
Vous l'avez dit.

CHATEAUBRIANT.
Permettez...

LE ROI, BELLEGARDE et MARGUERITE.
Vous l'avez dit.

ENSEMBLE.

LE ROI, *fixant toujours Françoise.*
Bon! j'ai fait naître son dépit :
Le plus souvent l'amour lui cède.

LE PAGE et BELLEGARDE.
Il a fait un beau trait d'esprit,
En la faisant passer pour laide.

MARGUERITE et CHATEAUBRIANT.
Que je redoute son dépit;
Le plus souvent l'amour lui cède.

FRANÇOISE.
Ah! vous dites que je suis laide,
Sans nulle grace et sans esprit!...

SCENE XVI.

Les Mêmes, Seigneurs, Chevaliers armés pour le tournois, Pages, Hérauts-d'Armes, Ecuyers, Dames, Femmes de la suite, Gardes, Peuple.

LES CHEVALIERS *et les Seigneurs.*

A l'instant la fête commence;
Venez honorer le tournois.
Qui ne doublerait de vaillance,
Sous les yeux du plus grand des Rois?

LE ROI, *avec dignité.*

Chevaliers, appui de la France,
Soyons célèbres, tour-à-tour,
Au champ d'honneur, par la vaillance,
Par la constance, au champ d'amour.

CHŒUR.

Chevaliers, appui de la France
Soyez } célèbres tour-à-tour,
Soyons }
Au champ d'honneur, par la vaillance,
Par la constance, au champ d'amour.

(*Marche triomphale, pendant laquelle le Roi sort avec Françoise à qui il donne la main. Bellegarde la donne à Marguerite. Chateaubriant les suit et se mêle dans le cortège qui sort par la porte du fond.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Même décoration.

SCENE PREMIERE.

CHATEAUBRIANT, *seul.*

Quelle situation! le Roi, cédant à mes instances, consent à différer mon départ... Il me nomme juge du camp... Impossible de rejoindre la Comtesse... Combien j'ai souffert pendant ce cruel tournois! Le roi semblait, auprès de Françoise, redoubler d'empressement et de galanterie... Tous les regards se fixaient sur eux... Soudain le Roi disparaît... Bientôt je n'apperçois plus la Comtesse... Un trouble affreux s'empare de moi... C'était ce maudit Bellegarde, qui, avec un gros d'étourdis, s'amusait à les dérober à mes regards... Enfin le tournois commence. Bellegarde triomphe d'abord; mais bientôt lui-même est renversé par ce chevalier aux armes de fer, qui, sans lever sa visière, a rompu toutes les lances.... Quel est donc ce nouveau rival? Avec quel intérêt Françoise le suivait dans la lice! Elle paraissait énivrée. Mais la voici. C'est elle-même.

SCENE II.

CHATEAUBRIANT, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *entrant par le fond.*

Ah! mon ami, enfin je vous revois... La Reine Marguerite vient de me ramener du tournois. Vous me voyez

ravie, charmée, éblouie. Les hommages dont je viens d'être environnée, surpassent tout ce qu'il est possible d'imaginer. Le Roi me donne la main; nous traversons une gallerie remplie de fleurs et de parfums; il me conduit jusqu'au trône, m'accable des louanges les plus flatteuses... Malgré mon trouble, mon embarras, je n'éprouvai jamais une ivresse... O mon ami! que ce Roi de France est aimable! Il a même été jusqu'à me presser la main avec la familiarité la plus touchante.

CHATEAUBRIANT.

Il vous a pressé la main!

FRANÇOISE.

Deux fois!... quel honneur!

CHATEAUBRIANT.

Et vous avez souffert?...

FRANÇOISE.

Le page m'a dit que c'était l'étiquette.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Le page aussi.

FRANÇOISE.

Ah! pourquoi n'étiez-vous pas là? Pendant les premières courses de lances, le Roi m'a fait une question bien singulière.

CHATEAUBRIANT.

Laquelle?

FRANÇOISE.

Croiriez-vous qu'il m'a demandé si j'avais de l'amour pour quelqu'un?

CHATEAUBRIANT.

Et vous avez répondu?...

FRANÇOISE.

J'ai dit que non, mon ami.

CHATEAUBRIANT.

Comment! vous avez?...

FRANÇOISE.

Etant, comme vous me l'avez dit, sous le nom de la

Baronne de Kerlen, et passant pour veuve, vous concevez que je ne pouvais avouer aucun attachement.

CHATEAUBRIANT.

Ensuite?

FRANÇOISE.

Il a paru charmé... Je crois qu'il aime la vertu... Bientôt il a disparu, pour s'occuper encore de moi, disait-il.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Je l'ai donc mise dans la position de désavouer l'amour qu'elle a pour moi. (*Haut.*) Chère et tendre amie, si vous m'aimez encore...

FRANÇOISE.

Ah! croyez que toutes ces faveurs ne me sont chères, que par l'espoir de vous les faire partager.

CHATEAUBRIANT.

Craignez-en l'amorce dangereuse... Souffrez que je vous dérobe à tous ces enchantemens. Profitons du moment où nous sommes seuls, pour nous éloigner de ces lieux, et retourner à Chateaubriant.

FRANÇOISE.

Y songez-vous, mon ami? Nous éloigner si brusquement d'un Roi qui nous comble de tant de bienfaits! c'est impossible. D'ailleurs il m'a déclaré qu'il ne voulait plus que je quittasse sa Cour. C'est moi qu'il a chargée de donner le prix du tournois.

CHATEAUBRIANT.

Vous! (*à part*) Il n'oublie rien pour la séduire.

FRANÇOISE.

Justement le cortége s'avance.

CHATEAUBRIANT, *pendant la marche.*

Les dépêches que je viens de recevoir d'Italie m'offrent le moyen d'éloigner le Roi : sachons en profiter, pour déterminer la Comtesse à me suivre. (*Marche.*)

SCENE III:

MARGUERITE, FRANÇOISE, BELLEGARDE, CHATEAUBRIANT; Pages, *portant un sabre d'or sur un coussin.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

BELLEGARDE.

Oui, c'est ici que le vainqueur
Doit recevoir le prix de la valeur.

FRANÇOISE, *à part.*

Ah! quelle gloire! quel honneur!

BELLEGARDE, *plaçant le sabre sur une table.*

Ce sabre, prix de la vaillance,
Doit orner le bras du vainqueur.

(*La marche s'approche par degrés.*)

CHATEAUBRIANT.

Mais quel est donc ce superbe vainqueur?

FRANÇOISE.

Je l'entends, je crois, qui s'avance.
(*A part.*) Ah! quel trouble agite mon cœur!
(*Bellegarde lui donne la main, et va la placer sur le fauteuil.*)

(*Le Cortége défile. Deux Ecuyers entrent, portant les armes, l'écu et la bannière du chevalier vainqueur dans le tournois; d'autres bannières portant des devises galantes.*)

CHŒUR.

Honneur au plus brave guerrier!

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Que vois-je? ô funeste aventure!

FRANÇOISE, LE COMTE.

Ses / Mes } couleurs parent son armure!
Son / Mon } chiffre est sur son bouclier!

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Sans tarder, je prétends abattre
L'orgueil de ce beau chevalier.

BELLEGARDE.

Il a vaincu chaque guerrier.

CHATEAUBRIANT, *s'élançant vers le Roi.*

Il en est encore un qui lui reste à combattre,
Qui saura lui jeter le gant.

SCENE IV.

Les Mêmes, LE ROI, *entrant précipitamment.*

LE ROI.

Et quel est donc celui qui me reste à combattre?

CHŒUR.

C'est le Roi ! quel étounement !

CHATEAUBRIANT.

C'est le Roi ! quel événement !

FRANÇOISE, *très-émue.*

Est-on plus brave et plus galant.

BELLEGARDE, LE PAGE.

Je ne crois pas qu'il lui jette le gant.

BELLEGARDE, *avec dignité et un sourire d'intelligence.*

Honneur et soutien de la France,
Orné d'un immortel laurier,
Viens recevoir la récompense
Qu'on doit au plus brave guerrier.

(*Le Roi s'avance devant Françoise ; met un genou en terre ; elle lui remet le sabre d'or, en exprimant le plus grand trouble et la plus vive émotion.*)

LE ROI, *se levant, et avec feu.*

A la gloire, à l'amour fidèle,
J'obtiens le prix de la valeur ;
Armé par les mains d'une belle,
De l'univers on doit être vainqueur.

FRANÇOISE.
Des guerriers il est le modèle.
Ah ! je sens battre mon cœur !

LE ROI.
Armé des mains de la plus belle ;
De l'univers on doit être vainqueur.

CHATEAUBRIANT.
Le Roi s'est fait armer par elle ;
Je sens redoubler ma fureur.

MARGUERITE.
A l'amitié toujours fidelle ,
Je la sauverai du vainqueur.

BELLEGARDE et LE PAGE.
Il ne s'est fait armer par elle ,
Que pour devenir son vainqueur.

TOUS LES AUTRES.
Etre armé des mains d'une belle ,
Est le vrai prix de la valeur.
Vive le Roi ! gloire au vainqueur.

FRANÇOISE , *à part.*

Quel hommage énivrant ! non , je ne l'oublirai de ma vie.

LE ROI, *à part.*

Comme elle est émue ! (*haut.*) Oui , madame , après vous avoir désignée pour décerner un prix qui , donné par vous , devient plus cher que la victoire même, votre Roi n'a point voulu laisser à ses braves la gloire de l'obtenir. Aucun de mes preux n'ayant été vainqueur , vous redevenez maîtresse de votre choix.

CHATEAUBRIANT , *a part.*

Je respire.

LE ROI, *au Comte.*

Eh bien ! juge du camp , êtes-vous satisfait du chevalier aux armes de fer ?

BELLEGARDE.

Sire , jamais on ne mérita mieux le titre de premier chevalier de son royaume.

CHATEAUBRIANT.

Il est vrai , sire. Mais souffrez que je suspende mes félicitations et l'ivresse de ces fêtes , pour vous annoncer que les dangers de l'Etat réclament en ce moment tous vos soins.

LE ROI , *vivement.*

Comment.

CHATEAUBRIANT.

C'est vers votre duché de Milan , que vous devez porter

tous vos regards... Bresse est investie par Pescaire. L'Amiral Bonnivet s'est laissé bloquer dans Crémone.

LE ROI, *gaiement.*

Bonnivet bloqué ! il en a l'habitude.

CHATEAUBRIANT.

Voici les dépèches.

LE ROI, *à part, le regardant et prenant les dépêches.*

Je crois qu'il veut m'occuper à son tour.

CHATEAUBRIANT.

Hâtez-vous, sire, de prévenir les suites....

LE ROI.

Bayard est là, je suis tranquille !

CHATEAUBRIANT.

Sire, ce ne sont point des généraux qui vous manquent; ce sont des plans concertés, dirigés par vous-même... Faites rassembler votre conseil, et que Votre Majesté s'y rende à l'instant.

LE ROI, *vivement et avec intention.*

Vous avez raison, cher Comte ; dans une occasion pareille, je ne saurais trop m'environner de mes plus fidèles amis. Votre rang vous donne entrée dans le Conseil, et je vais moi-même vous y présenter.

CHATEAUBRIANT.

Moi ! sire... Tant de bontés. (*à part.*) J'enrage.

LE ROI.

Je vous devais cela ! Ma sœur, je vous prie de m'excuser auprès de madame. C'est se rendre plus digne du suffrage des belles, que de savoir quelquefois s'en séparer pour la gloïre... Bellegarde, suivez-nous.

CHATEAUBRIANT, *bas à Françoise, et passant près d'elle pour suivre le Roi.*

Un grand danger vous menace ; attendez-moi, je vous rejoins ici même. (*Il suit le Roi.*)

LE PAGE, *à part.*

Voilà monsieur le Comte bloqué dans le conseil, comme Bonnivet dans Crémone. (*Il suit le Roi ; le cortége sort.*)

SCENE V.

MARGUERITE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *à part.*

Des dangers !... que veut donc dire monsieur le Comte?

MARGUERITE, *à part.*

Je l'avais prévu ; mon frère, en ne voulant donner qu'une leçon, s'est laissé charmer par la Comtesse.

FRANÇOISE.

Madame , excusez mon étonnement. Votre Majesté m'inspire déjà tant de confiance !..... Transportée tout-à-coup du séjour le plus sauvage, au sein de la Cour la plus brillante , accablée de bienfaits et d'honneurs , tout sourit à mon imagination, tout émeut mon ame , l'enivre, l'enchante; et pourtant on assure que je suis entourrée de périls que je cherche à deviner , et que je ne saurais prévoir......

MARGUERITE.

Je n'en vois pas encore de bien sérieux , mais s'il en existait jamais , il est un moyen sûr de vous en garantir.

FRANÇOISE, *vivement.*

Lequel, madame ?

MARGUERITE.

Ecoutez-moi.

Premier Couplet.

Gentille Bachelette,
Au cœur naïf et franc ,
Un jour se vit seulette
Auprès d'un Roi puissant.
La pauvrette éblouie
Par la gloire et l'éclat
De ce grand podestat,
Quelques instans oublie

Tendre et fidèle amant
Qui reçut son serment.
Mais douce souvenance
Lui rend amour, constance...
Un cœur est envain combattu;
Malgré son inexpérience,
Point de danger pour l'innocence,
Lorsque son guide est la vertu.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.	FRANÇOISE.
Malgré son inexpérience,	Comme vous, j'en ai l'assurance :
Point de danger pour l'innocence,	Point de danger pour l'innocence,
Lorsque son guide est la vertu.	Lorsque son guide est la vertu.

MARGUERITE.

Deuxième Couplet.

La gente bachelette
Charme le podestat.
Sage encor, la pauvrette
Contre le Roi combat.
Un jour viendra peut-être,
Où ce Roi, plus pressant,
Lui paraîtra charmant.
Mais, auprès de son maître;
Sont encor dans son cœur
Et l'amour et l'honneur.
Tant douce souvenance
Lui rend force et constance...
De tout son éclat revêtu,
Un Roi lui-même est sans puissance,
Quand, pour le braver, l'innocence
A pour égide la vertu.

MARGUERITE.	FRANÇOISE.
Malgré, etc.	Comme vous, etc.

MARGUERITE.

Tandis que le Roi est au conseil, veuillez m'attendre ici quelques instans; je vais chez la Reine-Mère, m'occuper d'un projet qui, je l'espère, assurera votre bonheur.

SCENE VI.

FRANÇOISE, *seule.*

— Quel est donc ce mystère que je tremble de pénétrer ? le Comte me paraît plongé dans la plus vive inquiétude. Il semble n'attacher aucun prix aux honneurs dont il vient lui-même d'être comblé ; quel en peut être le motif? serait-il donc possible ?..... on vient ; c'est lui, peut-être ? non ! c'est le Roi.

SCENE VII.

LE ROI, FRANÇOISE.

LE ROI, *à part.*

Enfin je la trouve seule. (*Haut.*) Que je me félicite, madame, d'avoir quitté le conseil ! il s'agissait de délibérer sur un objet important pour lequel ma présence aurait pu gêner l'opinion de mes braves ; et j'ai chargé Chateaubriant de les présider en mon nom.

FRANÇOISE.

Quoi ! sire, monsieur le Comte?....

LE ROI.

Il occupe ma place, et je ne perds pas au change. Eh bien ! madame, à présent que vous commencez à connaître ma Cour, pensez-vous que la comtesse de Chateaubriant ait eu raison de s'obstiner aussi long-tems à s'en tenir éloignée? est-ce donc un séjour si redoutable? les femmes, vous le voyez, y règnent plus que moi-même.... celui qui fut aujourd'hui le chevalier, le chantre de tant d'attraits, peut-il espérer qu'un regard plus favorable?....

FRANÇOISE, *avec trouble et retenue.*

Croyez, sire, que le respect le profond....

LE ROI.

Du respect!.... je n'en exige point des dames, c'est un retour plus tendre que j'ose réclamer d'elles. C'est sur-tout de vous que ce retour me serait précieux; que j'aimerais à céder cet empire que j'exerce autour de moi, pour ne plus vivre que sous le vôtre.

DUO.

FRANÇOISE.

Jamais l'art ne fut mon partage;
Excusez ma simplicité.
Comment aurais-je mérité
Des vœux aussi flatteurs, un si brillant hommage?

LE ROI.

Plaire sans art : tel est votre partage.
La touchante simplicité,
Qui, chez vous, pare la beauté,
Vous assure, en tous lieux, le plus brillant hommage.

FRANÇOISE.

Que cet éloge serait doux,
S'il m'était permis de l'entendre.

LE ROI.

D'un trouble secret, près de vous,
On voudrait envain se défendre.

ENSEMBLE.

Ah! d'un trouble inconnu mon cœur est agité.

LE ROI.

Cet aveu peut-il vous déplaire?

FRANÇOISE, *très-émue.*

C'est la plus touchante bonté!

LE ROI.

Non, c'est l'amour le plus sincère!

FRANÇOISE, *avec surprise et égarement.*

Ah! sire, pouvais-je prévoir?...

LE ROI.

Taire ce que j'éprouve, est-il en mon pouvoir?
Non, je ne puis résister au délire
Qu'un aussi doux regard m'inspire.

FRANÇOISE.

Songez au devoir, à l'honneur.

LE ROI.

A vos genoux est le bonheur.

FRANÇOISE.

Grand Dieu, quel danger m'environne !
Mais quand je songe à mon époux,
C'est vainement que la couronne
Qu'un Roi même est à mes genoux.

LE ROI.

Oui, tout l'éclat qui m'environne,
Ce cœur épris d'amour pour vous :
Et ma puissance et ma couronne,
Le Roi même est à vos genoux.

LE ROI.

Cédez à la plus douce ivresse.

FRANÇOISE.

Cessez, cessez un aveu qui me blesse.

LE ROI.

Cédez à ma vive tendresse.

FRANÇOISE.

Songez au devoir, à l'honneur.

LE ROI.

A vos genoux est le bonheur.

FRANÇOISE.

Grand Dieu! quel danger m'environne! etc.

LE ROI.

Oui tout l'éclat qui m'environne, etc.

FRANÇOISE.

Cachons le trouble qui m'oppresse.
Ah ! combien il est dangereux !
Cessez un aveu qui me blesse.
Non jamais rien ne fléchira mon cœur;
Songez au devoir à l'honneur.

LE ROI.

Cédez, cédez à ma tendresse,
Partagez les plus tendres feux.
Laissez-moi fléchir votre cœur,
Cédez à la plus vive ardeur.

FRANÇOISE, *avec altération.*

Jamais le Roi de France pourra-t-il me persuader ?.....

LE ROI, *vivement.*

Avoir combattu sous vos couleurs, avoir pris votre chiffre pour égide, n'est-ce pas assez vous dire que vous régnez à jamais sur ce cœur éperdu ? oui, c'est auprès de moi que vous devez désormais briller, donner des lois, et rendre votre Roi plus heureux par l'amour, qu'il ne fut grand par la victoire.

FRANÇOISE.

Voilà donc le motif de ces fêtes par lesquelles on a cru m'éblouir !..... j'ignore comment on peut, sans le blesser, refuser les hommages d'un grand Roi ; mais, quelque soit le prestige dont vous avez voulu m'entourrer, il est une voix qui me dit là, que je dois résister à tout ce que vos offres ont de séduisant ; c'est cette voix seule qui me guide et m'assure qu'avoir le courage de refuser votre amour, et la franchise de vous la déclarer, c'est m'honorer à vos regards et mériter votre estime.

LE ROI.

Eh bien ! madame, vous me réduirez donc à n'être que le chevalier le plus malheureux de mes états ?

FRANÇOISE *avec force et dignité.*

Tant de persévérance me rend à-la-fois ma force et mon courage ; le voilà donc connu, ce danger que je n'osais prévoir ! et c'est là ce François Ier, si brave à Marignan, si loyal au camp d'Ardres, si généreux sous les murs de Ferrare ! Ah ! puisse la postérité, en se rappellant les hauts faits d'un aussi grand monarque, oublier qu'il voulût tromper l'épouse d'un de ses frères d'armes, et ne l'entoura de tout le prestige de sa puissance, que pour chercher à la séduire.

LE ROI, *avec véhémence.*

Madame ! (*Françoise s'incline respectueusement, et sort.*)

SCENE VIII.

LE ROI, *seul.*

Elle a raison.... moi qui ne me proposais que de l'éprouver! comme insensiblement la beauté nous égare!..... j'étais loin de m'attendre à trouver cet élan, cette imposante dignité.... O Françoise, tu m'apprends à mieux apprécier un sexe dont je croyais que l'art de plaire était l'unique bonheur..... et je chercherais à te séduire! non; si je fus un moment égaré par tes charmes, je veux t'accabler de nouveaux bienfaits, te citer, t'offrir pour modèle à toutes les femmes, (*nuit.*) et prouver que si je fus un peu prompt à rendre hommage à leur beauté, il est en elle un attrait invincible et sacré que je sais honorer plus encore.

SCENE IX.

LE ROI, LE PAGE.

LE PAGE, *accourant par la porte du fond, tout essoufflé.*

Ah! sire.... Votre Majesté veut-elle que le Comte de Châteaubriant achève de perdre la tête?

LE ROI.

Comment?

LE PAGE.

Il a déjà levé la séance du conseil, il court de tous côtés; il appelle la Comtesse, il est dans un trouble, dans une agitation.....

LE ROI.

Il est un moyen de le rassurer: allez lui faire entendre que je suis ici seul avec sa femme.

LE PAGE.

Seul, avec sa femme! Puisque Sa Majesté l'ordonne, allons lui porter le dernier coup. (*Il sort.*)

SCENE X.

LE ROI, *seul.*

Oui, quelque confiance que mérite la Comtesse, Châteaubriant est trop jaloux pour qu'après cette aventure, il ne lui reste pas des soupçons qui troubleraient à jamais le bonheur de Françoise. En vrai chevalier, je dois les détruire. La nuit vient et m'offre un moyen sûr de le désabuser. Je l'entends; il paraît furieux : feignons de nous méprendre.

SCENE XI.

Il fait nuit.

LE ROI, CHATEAUBRIANT, *au fond du théâtre.*

CHATEAUBRIANT.

Le roi seul avec ma femme !

LE ROI, *avec intention.*

Ah ! vous voilà, mon cher Bellegarde.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Il me prend pour Bellegarde : dissimulons.

LE ROI.

Arrivez donc, que je vous dise où j'en suis avec votre belle parente.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Ecoutons.

LE ROI, *à part.*

La peur le prend. (*Haut et lui passant un bras sur l'épaule*) Vous savez, jeune fou, que dès le premier regard, j'ai conçu pour elle la passion la plus vive.

CHATEAUBRIANT, *à part, un peu plus haut.*

Je ne m'en suis que trop apperçu.

LE ROI.

Vous vous en êtes apperçu... Séducteur expérimenté, vous avez dû voir que ce tournois, ces fêtes brillantes n'avaient d'autre but que de chercher à l'éblouir.

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Oui, je l'ai vu.

LE ROI, *appuyant.*

Vous concevez aisément qu'une jeune femme confinée jusqu'à ce jour au fond de la Bretagne, sans aucun usage du monde et de la Cour, n'a pu résister à ces hommages qui déjà en ont séduit tant d'autres. Enfin, je viens d'avoir, ici même, avec elle, un tête-à-tête charmant... En amant timide et respectueux, tel que vous me connaissez, j'ai commencé par la déclaration la plus pressante....

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Ciel !

LE ROI.

D'abord son trouble est extrême : il ne fait que m'encourager... Je tombe à ses genoux... je presse sa main tremblante... Vous vous attendez que dans un tel moment...

CHATEAUBRIANT, *à part.*

Je suis perdu.

LE ROI, *vivement.*

Pas du tout... Votre parente, rappelant alors tout ce que la vertu peut donner de force et de courage, repousse mes vœux avec une dignité qui fait succéder à la passion la plus violente un sentiment de respect et d'admiration qu'aucune belle ne m'avait inspiré jusqu'à ce jour. Elle en profite pour s'éloigner, et me fait éprouver, pour la première fois de ma vie, qu'il est encore plus doux d'estimer une femme que d'en triompher. Ah ! mon cher Bellegarde ! heureux celui qui fixera son choix. Jamais il ne fut une femme plus digne de l'amour et de la confiance de son époux. (*Le comte veut tomber à ses pieds; le roi le retient.*) Mais je crois entendre Châteaubriant. Il

m'a paru concevoir quelques inquiétudes sur votre parente, et je veux vous laisser tout le plaisir de le désabuser. (*Il sort.*)

SCENE XII.

CHATEAUBBIANT, *seul.*

Que viens-je d'entendre?... heureuse confidence, tu me rends à-la-fois le bonheur et la tranquillité!... et moi, qui la soupçonnais. (*Des lustres descendent dans la galerie, et l'éclairent peu-à-peu.*)

SCENE XIII.

FRANÇOISE, *entrant du côté opposé à celui par lequel le Roi est sorti.*

C'est vous, cher Comte; je vous cherchais de tous côtés.

CHATEAUBRIANT.

Je tombe à vos genoux.

FRANÇOISE.

Si vous saviez....

CHATEAUBRIANT.

Je sais tout. (*Lui baisant la main.*) Que ne vous dois-je pas? vous me transportez d'amour et de reconnaissance.

FRANÇOISE.

Mon ami, c'est votre seule image, c'est votre souvenir qui m'a sauvée.

CHATEAUBRIANT.

Jouissez à jamais d'une entière liberté, d'une confiance sans bornes; mais comment n'aurais-je pas été troublé par tous les dangers auxquels ma coupable défiance vous avait exposée?

FRANÇOISE.

Ah! mon ami, pourquoi ne m'en avoir pas prévenue,

CHATEAUBRIANT.

Il est encore tems de les fuir ; j'ai fait préparer des relais ; venez, chère Françoise, venez : oui, je saurai vous enlever d'une Cour...

SCENE XIV.

Les Mêmes, BELLEGARDE.

BELLEGARDE, *il entre de manière à entendre les derniers mots ci-dessus.*

Enlever ma parente ! y songez-vous, monsieur le Comte ?

CHATEAUBRIANT, *mettant la main sur son épée.*

M. de Bellegarde !

FRANÇOISE, *s'élançant entr'eux deux.*

O ciel ! arrêtez.

BELLEGARDE.

Non, belle cousine, je ne souffrirai pas.......

CHATEAUBRIANT.

Il n'est plus tems de dissimulér : elle est ma femme.

BELLEGARDE.

Votre femme !

SCENE XV et dernière.

LE ROI, CHATEAUBRIANT, BELLEGARDE, MARGUERITE, FRANÇOISE, LE PAGE, Chevaliers, Dames et suite du Roi, Pages.

CHATEAUBRIANT, *pressant Françoise dans ses bras.*

Oui, oui, quelque disgrace que je puisse encourir, et dût le Roi, que j'ai trompé, m'accabler de toute sa colère, je déclare qu'elle est ma femme.

LE ROI, *du ton le plus aimable et après un moment de silence.*

Comte, je viens vous en féliciter.

CHATEAUBRIANT, FRANÇOISE.

Ciel! le Roi! (*Françoise s'arrache vivement d'auprès du Roi.*)

LE ROI.

Restez, madame, restez près d'un époux que vous avez su ramener à la confiance. Châteaubriant, que vous êtes heureux!

BELLEGARDE, *à part.*

C'est le premier mari d'une jolie femme auquel le Roi fasse ce compliment.

LE ROI.

Je sais avec quelle éloquence vous avez proposé dans le conseil mon départ pour l'Italie. (*Gaîment.*) Vos raisons se devinent aisément. (*Avec dignité.*) Mais vous avez rempli le plus cher de mes vœux. Bayard m'appelle, je vais opposer à Charles-Quint un rival digne de lui ; et pour calmer les grandes inquiétudes que vous manifestiez tantôt, avec tant de zèle et de chaleur.... (*souriant*) j'irai moi-même débloquer Bonnivet.

CHATEAUBRIANT.

Sire, je vous suivrai; disposez de mon bras, de mon sang, de ma vie.

LE ROI.

Non, cher Comte, elle est trop nécessaire au bonheur de Françoise. Les côtes de Bretagne sont menacées.... Je vous nomme Lieutenant-Général de cette province, tenez-y mes États, et, désormais, loin d'enfermer la Comtesse dans un château fort, qu'elle soit offerte par vous à toutes les dames de la Bretagne, comme le modèle, la gloire de son sexe ; et sur-tout gardez-vous bien de vouloir la faire passer pour laide, Châteaubriant, on aurait trop de peine à vous croire.

FRANÇOISE.

Ah! sire, soyez persuadé que j'y porterai le souvenir éternel de vos bienfaits. C'est à moi sur-tout qu'il appar-

tient de publier que le plus grand Roi du monde en est aussi le plus généreux.

MARGUERITE, *à demi-voix.*

Avouez, mon frère, qu'il est encore plus glorieux de se vaincre soi-même, que de vraincre ses ennemis.

LE ROI *fixant Françoise avec le plus vif intérêt*

Je l'éprouve, ma sœur; mais je crois pourtant que je fais bien de partir..... (*Haut.*) Edmond, c'est au champ d'honneur que votre guidon vous attend.

LE PAGE.

Je le mériterai, sire.

LE ROI.

Vous, cher Bellegarde, qui n'avez plus de belle parente à surveiller, vous me suivrez en Italie, nous combattrons près de Bayard; nous défendrons les droits de ma couronne; nous y ferons briller cet esprit de chevaleric auquel j'ai su ramener mon siècle; et si le sort des armes nous est défavorable, battons-nous de manière à pouvoir dire : *tout est perdu, fors l'honneur.*

FINALE.

Chevaliers, appuis de la France,
Soyez / Soyons } célèbres tour-à-tour,
Au champ d'honneur, par la vaillance,
Par la constance; au champ d'amour.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET ET COMP., rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du Boulevard.